

Renaud Camus

Chroniques achriennes

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

La valse des étiquettes

Gai Pied me propose de tenir entre ses pages une chronique. L'idée me séduit. J'aime le genre « chronique », variation, en somme, de la forme « journal », et la liberté parfaite que, sous couvert de soumission à l'aléa quotidien, mensuel en l'occurrence, ils autorisent l'un et l'autre. Loin de la commande, exempts des contraintes d'un préalable sujet, ils procèdent tous les deux, par excellence, d'une écriture du désir et d'un désir en baguenaudage, musant, virtuellement sensible à tout ce qui passe et choisissant pour s'y porter, selon son humeur, le grave peut-être ou bien le presque insignifiant.

Ici s'émeut hélas un léger embarras.

Une chronique dans *Gai Pied* devra nécessairement, et plutôt prou que peu, parler d'homosexualité. Or (si l'on me pardonne d'y faire allusion, déjà), je viens de publier un recueil de notes où j'ai tenté, non certes d'épuiser le sujet – il est inépuisable, puisqu'il s'écrit avec nous, tous les jours –, mais de relever à peu près exhaustivement ce

que je croyais pouvoir, et vouloir, en dire. Certes, le livre à peine en librairie, je regrettais de n'avoir pas parlé de ceci ou de cela, de n'avoir pas suffisamment insisté sur tel ou tel point, et j'avais envie d'affiner telle ou telle affirmation, de la corriger, voire de la contredire, mais tout cela plutôt de l'ordre de la retouche, du rajout.

Ces rajouts, voilà qu'il m'est offert de les soumettre aux lecteurs, plus vite et plus directement que je l'avais imaginé. Seulement les lecteurs de *Gai Pied* ne sont pas forcément, tant s'en faut, les lecteurs de mes *Notes achriennes*, et je ne peux évidemment pas les prier de se reporter d'abord, avant de me lire ici, à ce livre-là. En revanche, je ne peux pas non plus faire tout à fait comme si je ne l'avais pas écrit, le répéter dans ces colonnes ou reprendre *ad liminem* chaque point que je viendrais à aborder. À ce dilemme, point d'autre issue que de revendiquer, encore une fois, non sans excuses proférées, le droit à l'autocitation, à l'auto-allusion, au renvoi. Accordé ?

Premier exemple, je me permettrai d'utiliser, à l'occasion, pour signifier homosexuel, pédéraste, pédérastique ou le cher « comme ça », etc., le mot *achrien* que Tony Duparc et moi avons naguère concocté parce que les précédents ne nous convenaient pas entièrement, nous paraissant ridicules, inexacts ou ambigus. Mais qu'il soit bien entendu que ce mot-là, totalement arbitraire quant à son origine, je ne prétends nullement l'imposer, ni à moi-même : un mot de plus, qui ne souhaite en chasser aucun.

Et puisque cette première *Chronique achrienne* s'est ouverte sur ce trop long préalable, restons-en à la question des mots, entre toutes morale. Je voudrais que les miens ne pèsent pas. Et j'assumerai volontiers, dans cet espoir, l'appellation d'écrivain « léger ». Je n'ai aucun dis-

cours à tenir, ici ni nulle part, qui voudrait s'imposer à quiconque ; aucune vérité à offrir une fois pour toutes, aucun dernier mot sur rien ni sur personne. Et je voudrais n'être ferme de propos, quand il le faudra, qu'à titre défensif, pour me protéger, et les autres, contre tous ces discours alentour qui ne cessent de nous donner des coups de coude dans les côtes, de nous passer devant et de nous marcher sur les pieds sans une excuse ni un sourire, et de nous expliquer ce que nous sommes.

Ces discours et ces mots qui pèsent et qui nous ensèrent, ce n'est pas nécessairement d'ennemis qu'ils nous viennent, et c'est souvent sans mauvaise intention qu'ils nous sont adressés. Ainsi Guy Hocquenghem, un ami, présente un reportage publié dans ce magazine même, en juillet dernier, sur le pèlerinage à la Vierge du Rocío, près de Séville. Et il en dit : « J'y fus pour vous, ô froides folles du Nord, lecteurs de *Gai Pied*.

Eh bien je proteste. Je ne vois pas pourquoi moi, par le seul fait que je sois lecteur de *Gai Pied*, je devrais être appelé une « *froide folle du Nord* ». Je ne me reconnais pas dans cette étiquette, et même si d'autres m'y reconnaissent, je ne leur reconnaîtrai pas le droit de me la coller, de me définir, de me dire qu'elle est, en somme, ma « vraie nature ». Je n'ai rien contre les folles, je suis prêt à défendre stylographe en main leur droit à la « folie », mais je n'admets pas qu'on nous les présente, et elle, comme la vérité ultime, la seule sincérité, l'honnêteté de l'homosexualité.

On me dira que « *ô froides folles du Nord* », c'est de l'humour. Et j'avouerai n'avoir pas un goût très marqué

pour l'humour homosexuel (traditionnel, en tout cas, et justement « folle », tel qu'il s'entend, *ne varietur* à travers les années, dans les couloirs de saunas et les antichambres de salles d'orgie, commentant par exemple les jouissances bruyantes par de rituels « Oh la la, elle en peut plus, la chérie...! » (ce qui assimile, de façon caractéristique, la jouissance à une faiblesse, à un extrême amincissement de la défense) ; en revanche je trouve très drôle la plupart des dessins, qui ont été repris en recueil, de *Christopher Street* : il est tout empoissé de masochisme et, semble-t-il, ne cesse d'en remettre sur la caricature haineuse et grotesque depuis toujours brossée par l'opresseur.

A propos de masochisme achrien, avec ce pèlerinage du Rocio et les fantasmes qu'il suscite en Europe depuis certain délirant paragraphe du guide *Spartacus* (« *where dance and music often alternate with wild orgies,*), on y est en plein. Oh la la, que la troisième nuit, complètement ivres, « des mecs qui ne sont pas du tout pédés, tu vois, pas du tout » te laissent leur sucer la queue entre deux tentes, quel rêve ! « De vrais mecs, rien à voir avec les folles de par ici... » Car on y revient : élargir la « folie » à toute l'homosexualité va de pair avec l'éternelle exaltation de l'hétérosexualité vénérée, par le bon masochiste gay, des vrais hommes qui daignent lui accorder quelque bout de faveur.

J'ai quelquefois l'impression d'être le seul pédé à aimer les pédés, et pour qui, en soi, l'hétérosexualité, serait-elle d'un amant éventuel, soit absolument sans prestige. Un hétérosexuel plus ou moins libéral, aventureux, frustré ou aviné qui me « laisserait » lui faire ceci ou cela ne me dit rien du tout. Je n'ai aucune envie qu'on m'« accorde »

quoi que ce soit, comme dans la vieille hétérosexualité, justement, dont nous ferions bien d'observer (plutôt que de déplorer à n'en plus finir la prétendue, et prétendument fondamentale, déglingue des nôtres), à quel point les rapports, aujourd'hui, y sont fréquemment difficiles, maladiés, hostiles. Ah, donnez-moi plutôt un bon achrien content de l'être et qui sache ce qu'il veut, et s'il advient qu'il me veuille moi autant que je le veux lui, notre première course sera à qui dira, si dans quelque jardin, boîte ou café, « Tu veux pas qu'on aille ailleurs? ». Virilité pour virilité, s'il est loisible d'avoir recours encore à ce concept compromis et glissant, j'en vois autrement plus dans ces bons accords vigoureux et gais que dans les tergiversations, les « bon-tés », les hypocrisies, les oublis et les subséquents mépris des prétendus « vrais mecs ».

Je me reproche toujours de ne pas dire assez, bien que je dise sans cesse, quelle joie, quelle affection, quelle reconnaissance, quelle estime mutuelle je trouve dans un échange sexuel réussi, c'est-à-dire qui soit échange de plaisirs et de désirs de faire, par tous les moyens, plaisir, que ce soit en un quart d'heure dans une *fuck-room* ou en trois jours dans une ville étrangère, loin en tout cas des pingreries petit-bourgeoises du quant-à-soi, des regards calculés, des baisers volés et du foutre épargné. Comme sur ce sujet j'aurais tendance à devenir tout à fait lyrique, je m'en remettrai à Whitman qui a exprimé le plus puissamment, sans doute, cet enthousiasme émerveillé, « *To tell the secret of my nights and days, / To celebrate the need of comrades* » (*Calamus*).

C'est un des grands succès de l'hétérocratie, et nécessaire absolument à son règne sur nous, que d'être parvenue à instiller aux achriens le mépris d'eux-mêmes et de

leurs pairs, presque inconscient parfois, masqué souvent par le fameux « humour », éternellement récurrent en tout cas.

* *

Beau dimanche d'été. Je me promène le long de la Seine, en direction de cette section des quais que la communauté gaie parisienne, avec un typique empressement à reprendre ou même à devancer les mots des autres pourvu qu'ils soient bien méprisants, a surnommé *Tata Beach* (*Homolulu*, appellation rivale, est déjà d'inspiration moins frelatée). Rencontre, sur les marches, d'un ami :

– Qu'est-ce que tu vas faire là-bas, c'est plein de folles!

Il ne m'a pas dissuadé si facilement, heureusement. Car si quelques folles *stricto sensu* il y avait bien, regroupées et bruyantes à leur accoutumée, et qui laissaient fort tranquille ma libido, ce qui me paraissait surtout remarquable, à moi, c'était l'abondance, à mes yeux, de beaux garçons, de corps dorés, de jolis pectoraux et de ces estomacs dits « en tablette de chocolat ». Pour s'en tenir à la seule image physique, je doute qu'un groupe équivalent d'hétérosexuels aurait pu présenter un nombre comparable de purs objets de désir.